Révolutionner l'opinion touarègue : les stratégies novatrices de Kawsen contre la colonisation du Sahara (début du XXe siècle)

Hélène Claudot-Hawad

▶ **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. Révolutionner l'opinion touarègue : les stratégies novatrices de Kawsen contre la colonisation du Sahara (début du XXe siècle). Oriental Archive - Archiv Orientalni, 2012, 80 (2), pp.243-258. halshs-00761000

HAL Id: halshs-00761000
https://shs.hal.science/halshs-00761000

Submitted on 18 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié in *ArOr – Oriental Archive* 80-2, Prague: Oriental Institute (ASCR), 2012 : 243-258.

REVOLUTIONNER L'OPINION TOUAREGUE

Les stratégies novatrices de Kawsen contre la colonisation du Sahara (début du XXe siècle)

Hélène CLAUDOT-HAWAD

« Les blessures d'une guerre qui a sa propagande *(tisunt),* même les griffures du feu ne l'effaceront pas ». Tels sont les propos prêtés à Kawsen qui déclencha en 1916, au Sahara central, l'insurrection générale des Touaregs contre la colonisation française. Kawsen poursuivit la résistance jusqu'à sa mort en janvier 1919[i].

En *tamajaght* (touareg), le terme *tisunt* appartient au même champ sémantique que *esusen* : « faire savoir » ou *masnét* : « connaissance ». Il désigne tout discours qui informe d'une situation ou d'événements particuliers en les interprétant dans un sens donné : allocutions politiques, plaidoyer, prêche, sermon, harangue, pamphlet, et de manière générale ce que l'on appellerait aujourd'hui propagande.

En effet, l'un des aspects importants de la guerre de Kawsen fut l'effort de communication que ce dernier déploya pour faire circuler les nouvelles sur des milliers de kilomètres, justifier l'action entreprise et engager ses interlocuteurs à se rallier à sa cause. Dans cet objectif, il mettra en œuvre des moyens d'expression variés, travaillant l'imaginaire à plusieurs niveaux, au sein d'un espace d'action où n'existe encore ni presse ni radio ni moyen de diffusion de masse. Pour préparer, modeler et faire basculer l'opinion, Kawsen aura recours à des supports multiples : lettres, discours, messages transmis oralement, maximes, aphorismes, poésie, mode vestimentaire particulière, mise en scène théâtrale de certains de ses principes, actions spectaculaires, introduction d'objets nouveaux et usages inédits d'objets anciens, style de comportement particulier… Comme le rappellent explicitement les témoignages et les récits recueillis sur cette période historique[ii], Kawsen manifestait un souci véritable de faire comprendre les principes et les enjeux de sa lutte. Réputé pour son éloquence et son pouvoir de persuasion, il dépensa une grande énergie à former et à convaincre l'opinion touarègue, souvent réticente par rapport aux innovations multiples qu'induisait sa « révolution » (*tegriwela*).

AGHARAS D ZEMMER : EXIL ET RESISTANCE

Kawsen est *amajagh* au double sens du terme, c'est-à-dire « touareg »[iii] et noble. Il appartient à la confédération guerrière des Ikazkazen de l'Aïr. Son parcours est marqué par un traumatisme collectif : la défaite des Touaregs à la fin du XIXe siècle contre l'armée coloniale française. Sa parenté la plus proche qui assure la défense de l'Aïr, du Damergou et de l'Alakwas sera décimée au combat. Aucune des stratégies militaires et politiques touarègues ne paraissent alors adaptées face à cette armée étrangère d'un nouveau type, équipée de fusils, de mitraillettes et de canons. La disparité entre armes blanches d'un côté et armes à feu de l'autre aboutira, en moins de sept ans, à la capitulation de l'ensemble des forces guerrières touarègues, du nord au sud et de l'ouest à l'est de leur immense territoire. Aux premières années du XXe siècle, tous les grands pôles politiques touaregs ont été vaincus. Une situation de chaos et de désarroi envahit alors le pays.

Une partie des hommes, mais aussi des familles entières, s'exilent dès les premières défaites décisives, pour « ne pas avoir à partager le pays avec l'ennemi »[iv]. Ils se dirigent vers l'Est, c'est-à-dire vers des espaces qui ne sont pas encore colonisés par la France. Kawsen fait partie de ce flux. Il a environ dix-huit ans quand il part, juste après la bataille d'Egatregh qui se déroule dans l'Aïr en 1899.

L'idée qu'il poursuit alors inlassablement est de constituer une résistance nouvelle à l'extérieur du pays touareg. Cette attitude contraste avec la conception ancienne de l'honneur guerrier et de la noblesse qui exigent de ne pas quitter le territoire et de rester auprès des dépendants (*tilaqqawin,* littéralement les « pauvres ») pour les défendre et les protéger. Les récits recueillis soulignent cependant que la position de Kawsen s'intègre à une stratégie d'ensemble consistant à laisser une part des effectifs guerriers continuer la défense sur place en dépit de l'inégalité des armes, tandis que l'autre cherche des moyens de lutte à l'extérieur du pays. D'ailleurs, les rapports entre la résistance de l'intérieur et celle de l'extérieur seront toujours très denses.

L'itinéraire de Kawsen dans l'exil est celui d'un homme en quête de solutions pour « *libérer le pays des Touaregs et ses lisières* » (Fakando ag Sheykhu). De longues années lui seront nécessaires pour trouver les moyens logistiques de réaliser son projet : mettre sur pied une armée moderne, équipée et organisée. Au gré des événements, il nouera des alliances avec divers acteurs de la scène politique saharienne, parfois en relations d'hostilité entre eux. Son retour en territoire touareg s'effectuera dix-sept ans plus tard, en 1916. Cette année-là, au mois d'août, il se trouve à Ghat « à la tête de deux cents réguliers muni d'un canon tirailleur »[v]. Abandonnant la mission dont l'a investie son alliée du moment, la confrérie senoussia, Kawsen conduit sa troupe au cœur de l'Aïr, dans sa région d'origine. Selon les témoignages touaregs, il aurait, depuis un an déjà, averti de ses intentions le chef arbitre de l'Aïr chargé de mettre au courant « tous les chefs qui méritaient de l'être ». Parmi les courriers interceptés par l'armée coloniale et adressées à diverses personnalités, figurent des lettres de Kawsen datées d'octobre à novembre 1916 annonçant son arrivée imminente dans l'Aïr et les exhortant à se rallier à sa cause.

De nombreux préparatifs s'organisent pour l'accueillir dans l'Aïr, dont la construction d'une vaste bâtisse à Agadez (l'actuel Hôtel de l'Aïr). Kawsen est donc attendu sur place par la résistance de l'intérieur qui se joindra immédiatement à ses troupes. Le 13 décembre 1916, il encercle et occupe la ville d'Agadez. Les diverses confédérations touarègues envoient des délégations. Après plusieurs victoires dues à l'audace et à la mobilité des combattants touaregs, les effectifs de l'armée française sont renforcés. L'Angleterre fournit une aide de près de 400 hommes et des auxiliaires touaregs sont enrôlés dans les rangs de l'armée coloniale, contraignant les troupes de Kawsen à des replis successifs, d'abord hors d'Agadez (13 juillet 1917), puis de l'Aïr (25 mars 1918).

Chaque bataille perdue entraîne son contingent de capitulations, tandis que le rang des irréductibles poursuit la résistance hors du massif de l'Aïr. Encerclé par l'armée française, Kawsen a en effet réussi une échappée aussi audacieuse qu'improbable dans le désert en plein été. A nouveau à la recherche d'alliés et d'armes, il mènera encore de nombreux combats dans le Tibesti et le Fezzan, traqué par des ennemis de plus en plus nombreux s'agrégeant aux forces coloniales. Il sera finalement tué par ses anciens alliés turcs en janvier 1919 et sa troupe décimée à Gatroun (au sud de la Libye actuelle). Un certain nombre des compagnons de Kawsen préfèrera s'exiler à jamais loin des tentes, demeurant dans des régions relevant actuellement du Tchad et du Soudan.

La guerre de Kawsen est un temps fort de l'histoire touarègue, appelé en tamajaght : *tégriwela n* Kawsen, c'est-à-dire : « la révolution de Kawsen ». De quels bouleversements s'agit-il ?

UN STYLE NOUVEAU

Kawsen est une figure inédite dans le paysage politique et militaire du Sahara du début du XXe siècle. Il s'affirme non pas en référence à sa position sociale de noble qu'il juge contraignante, mais au nom de principes nouveaux qu'il va s'efforcer d'inculquer à sa société. Il marquera les esprits par des innovations qui touchent à des domaines multiples.

Son action militaire et les choix de société qu'il propose ne sont cependant pas isolés, comme le soulignent les récits historiques touaregs qui insistent sur l'aspect concerté de sa stratégie, élaborée et choisie par nombre de ses proches pour faire face à une situation historique nouvelle. Mais Kawsen les incarne et les met en scène d'une façon qui frappe durablement les esprits. Il apparaît comme un communicateur imaginatif et doué, apte à entraîner dans son camp les hésitants et à maîtriser des situations qui ne lui sont pas favorables au départ.

Kawsen est le produit d'une éducation nomade d'élite qui privilégie la diversité des savoirs. Cette formation insiste sur une compétence essentielle : être capable de nouer des liens du proche au lointain et d'entretenir des réseaux d'échanges extrêmement larges. Il épouse par bien des aspects le profil du *tshikuru* qui désigne en touareg un individu aux compétences interculturelles, c'est-à-dire polyglotte, connaissant les pays et les hommes, jamais à court de ressources, stratège, tacticien, fin politique, capable de se fabriquer des alliés partout. Kawsen est réputé pour son intelligence aigue et pour ses qualités d'orateur : sa parole d'ailleurs fait partie des armes sur lesquelles il compte. Pour déployer son

action, il s'appuie sur le vaste réseau de relations parentales, sociales, commerciales et politiques de sa confédération, les Ikazkazen de l'Aïr, qui le lie de près aux *Uraghen* de l'Ajjer notamment et lui donne un accès direct à la Tripolitaine, au Fezzan, au sud tunisien, au Gourara et au Touat. Vers l'Est, ses relais vont jusqu'en Egypte et vers le Sud, jusqu'à Kano et Sakato au Nigéria, ports commerciaux importants des Touaregs.

Dans son projet politique, Kawsen souhaite réformer la société. Il ne s'agit pas pour lui de copier un modèle extérieur, mais de retenir certains principes pour pouvoir combattre plus efficacement cet adversaire d'un nouveau type. Il veut abolir par exemple l'idéologie de la protection au bénéfice de la responsabilité de chacun, étendant aux personnes le principe égalitaire du système confédéral de l'Aïr. Il est le premier à appliquer avec constance l'idée qu'un individu doit se définir par ses actions et non par son rang, sa classe ou sa filiation. Mais le modèle politique proposé par Kawsen pour que la société résiste et survive n'est pas acceptable pour tous et l'oppose tout au long de son itinéraire à beaucoup de chefs traditionnels.

Sur le plan militaire, les innovations de Kawsen bousculent également l'ordre établi. D'abord, il constitue une armée professionnelle qui recrute ses membres dans toutes les catégories sociales touarègues, aussi bien guerrières que pacifistes (religieux, artisans, serviteurs) et également à l'extérieur de la société (Chaanba, Harratin du Fezzan...), en adéquation avec l'idée que seules les capacités individuelles doivent conférer à chacun une fonction et une place particulières dans la société. Toute personne pour lui doit s'impliquer dans la défense du pays, y compris les femmes et les enfants, comme le feront ses parentes Ikazkazen de l'Aïr. Celles-ci, alors que les hommes combattent dans la montagne, n'hésiteront pas à affronter, à coups de pierres, des militaires venus attaquer leur campement et à s'emparer de leurs fusils. Cette position de Kawsen dans le domaine militaire remet à nouveau en cause la catégorie de « protégés ».

Sa réforme touche non seulement aux principes mais aux pratiques de guerre. Il s'agit de former des combattants « sages, disciplinés et entraînés aux tactiques et aux 'coups bas' de la guerre moderne » (récit de Fakando ag Sheykho[vi]). Les témoignages rapportent que, sur la route de l'exil, Kawsen manifestait déjà sa volonté d'« organiser » les partants « en un seul corps » pour qu'ils puissent résister efficacement.

Cependant, la tactique de guérilla qu'il essaye d'inculquer à ses troupes contrarie profondément les valeurs de l'honneur guerrier touareg. Le mode de combat le plus valorisé en effet, celui qui confère héroïsme, prestige et considération à un homme, s'appelle *afud* : littéralement « genou ». Cette posture consiste à river le genou en terre en conservant sa position dans un duel face à face ; elle n'autorise que deux issues : la victoire ou la mort.

Aussi, les Touaregs dont le mode opératoire classique était la charge à cheval suivie du corps à corps, se sont fait décimer face aux tirs de mitraillette de l'armée coloniale lors des grandes batailles comme Louloua (*Lulewa*) et Gourou (*Guru*).

La nécessité d'un changement de technique de combat pour affronter un ennemi équipé d'armes à feu est parfaitement admise et comprise par les combattants de Kawsen. Mais le passage de la guerre d'honneur à la guerre d'embuscade est une pratique souvent difficile à appliquer, mal vécue, subie comme une action sans gloire qui remet en cause les valeurs profondes touchant à la morale, à l'honneur et à l'identité.

C'est pourquoi, parallèlement à ses actions de terrain, Kawsen met en oeuvre une véritable campagne de persuasion : il s'agit de transformer les représentations et les affects en déplaçant les lieux symboliques de l'honneur et du bien commun. Cette tâche n'est pas facile.

Son travail de communication s'organise en trois périodes : le premier exil [1899-1916], la guerre menée en territoire touareg [1916-1918], le dernier exil [1918-1919].

PARTIR A WAW

La première période est marquée par l'abondance des courriers écrits, accompagnés de messages oraux, qui circulent entre les régions de l'exil à l'Est (sud tunisien, Fezzan, Tripolitaine, Tibesti, Darfour) et le pays touareg. Kawsen utilise deux grands réseaux de liaison touaregs déjà en place : le réseau saharien qui relie l'Ajjer, l'Ahaggar, l'Aïr, la Tademekkat, et constitue également la voie de circulation des armes achetées par les Touaregs en Tripolitaine et en Egypte. Les nouvelles importantes et confidentielles à transmettre rapidement sont acheminées par des émissaires touaregs, à cheval ou à chameau, qui se relaient.

L'autre réseau se déploie au Sahel, allant du Tibesti ou du lac Tchad jusqu'à Kano : il touche les Touaregs du Damergou et de l'Alakwas, ainsi que les clients haoussas. Les messagers privilégiés sont ici les religieux commerçants (surnommés : *isaqabaren : «* ceux qui portent sur l'échine » des marchandises) : il s'agit souvent d'affranchis touaregs (*ighawelen*), métis de culture (*bagermiten*), capables de passer du turban à la calotte, se faufilant partout sans attirer l'attention.

Ces réseaux de communication sont extrêmement efficaces : les nouvelles du monde se propagent par exemple de l'Aïr à Kano (lieu important où se réunit tout le Sahel musulman) en quelques jours seulement. En 1860, l'explorateur français Henri Duveyrier, en visite dans l'Ajjer, avait déjà expérimenté la rapidité de diffusion des informations à travers le Sahara, très étonné qu'Ikhenukhen, chef de l'Ajjer (pôle politique touareg dont le territoire est aujourd'hui divisé entre la Libye et l'Algérie), soit au courant avant lui de l'expédition de l'armée française en Syrie et parfaitement averti des travaux du canal de Suez.[vii]

En février 1916, une lettre venant de l'Aïr destinée à Firhum, chef des Iwellemmeden de l'ouest, alors détenu à Gao, serait parvenue clandestinement à ce dernier en moins d'une semaine. Selon les récits touaregs, le cheval du messager (renouvelé à chaque relais) serait mort à la dernière étape. A la suite de cette lettre, Firhum s'enfuit de prison et prit la tête d'une insurrection ouverte contre l'occupation française au Sahara. L'auteur de cette lettre, d'après plusieurs récits touaregs, serait l'*amenukal*

Tagama, chef arbitre de l'Aïr, lui donnant des nouvelles de Kawsen, un mois avant qu'il ne prenne Djanet (dans l'Ajjer).

Dans l'exil, les messages pratiques que Kawsen adresse à ses compagnons de lutte, qui adhèrent à son action et se battent à ses côtés, sont généralement écrits en *tifinagh* (alphabet touareg) selon les témoignages recueillis. Par contre, la plupart des lettres qu'il destine aux Touaregs restés au pays sont rédigées en arabe, selon un style et des tournures épistolaires assez conventionnels, émaillés de formules religieuses. Notons que les quelques lettres de Kawsen interceptées par l'armée française sont en graphie arabe orientale et non saharienne (au contraire d'autres courriers rédigés par les gens de l'Aïr). Dans certains cas, des erreurs sur les noms touaregs (comme le doublon en arabe et en touareg de la particule « fils de » dans Moussa *ben Ag*-Amastane) prouvent que le scribe n'était pas touareg. Ces missives, destinées à séduire et à convaincre, contiennent des nouvelles à diffuser largement. L'usage de l'arabe donne à la lutte de Kawsen la dimension internationale qu'il cherche à promouvoir. L'important est de montrer qu'il n'est pas seul. La sémantique de la guerre sainte revient en leit-motiv dans ces courriers, par contraste avec ses échanges et discours oraux rapportés par les témoins.

Kawsen met ainsi systématiquement en valeur son alliance avec la Senoussia. Il signe ses missives du sceau de « *Mutasarrif* de la province du Fezzan, commandant de l'armée senoussi », y compris au moment où il est en froid avec la confrérie. Il se désigne comme « le serviteur de l'Etat élevé, saint et noble, représentant du Maître à l'ouest et au sud, chef de toute la province du Fezzan, Chef d'Etat-major de l'Etat susdit » (lettre du 11 nov. 1916).[viii]

Ce lien à la Senoussia est présenté dans certains courriers comme une allégeance qui renvoie la responsabilité morale et la finalité de l'action à l'autorité religieuse et morale de Sidi Muhammad 'Abid al-Sharif, chef de la confrérie senoussia au Fezzan. Il s'agit dans ce scénario de défendre les « musulmans » contre les païens (*ikufar*) : « Nous sommes envoyés et dûment autorisés par notre Maître » ; « Il nous a recommandé d'inciter les musulmans à mener le jihad dans le chemin de Dieu », « Ce que nous voulons, c'est seulement rehausser le prestige de la religion, faire ce que Dieu a ordonné, et suivre le commandement de notre Maître », « repousser et éloigner les ennemis de Dieu », « œuvrer à la tranquillité des musulmans »… (lettre du 11 nov. 1916).[ix]

Kawsen manie les thèmes classiques de la propagande de guerre destinés à rassurer ses interlocuteurs et à bien les disposer à son égard, en insistant sur le nombre et l'importance des forces qui résistent comme lui aux troupes coloniales ennemies, sur ses « alliés », réels ou imaginaires, comme les Turcs, les Arabes et même les Allemands, ou encore sur ses capacités à protéger ses interlocuteurs et à leur faire restituer leurs biens. Il souligne enfin l'affaiblissement de l'armée française qui est en train de perdre la première guerre mondiale face aux Allemands.

Les arguments, le style et les références de ces courriers s'adaptent à la sensibilité des destinataires. A l'adresse d'un personnage religieux comme *Akhambulu* de Timia, il développe une rhétorique pieuse agrémentée de nombreuses citations du Coran. De plus, il l'interpelle, de manière codée, en rajoutant à

sa signature le qualificatif de *Wan Teggida*, « celui de Teggida », terme qui renvoie à plusieurs notions sacrées du monde touareg : d'une part, à la figure mystique populaire d'un saint sauveur (appelé *Wan Tiggedawin*) et, d'autre part, au noyau sacré et inviolable du territoire nomade (*teggeda*), contenant la mosquée, le cimetière, les greniers, le cercle de l'assemblée, lieu par excellence du consensus, des pactes et des serments[x]. Enfin, il mentionne également son appartenance aux Ikazkazen, ce qui est rare de la part de Kawsen qui veut abolir le poids des appartenances locales et tribales.

Par contre, il adopte un style moins maniéré avec ses parents proches, jusqu'au ton cassant, autoritaire et menaçant à l'égard des militaires français, comme dans cette lettre au Commandant Meynier :

« Nous n'accepterons aucune excuse et je n'aurai avec toi d'autre échange que la poudre […] Vous devez enlever votre main de notre terre et répondre à cette lettre dans les plus brefs délais sans négligence ni paresse » (Lettre du 17 juin 1916).[xi]

Durant cette période d'exil de 1900 à 1916, se développe et se diffuse au Sahara un discours messianique impliquant *Waw*. Ce nom désigne à la fois l'« oasis », le « paradis » et le lieu où est installé la *zawaya* de la Senoussia qui résiste à la colonisation. La rumeur se répand, notamment par l'intermédiaire des religieux commerçants que, pour éviter la fin du monde, pour ne pas que « la terre se replie et s'enroule sur le monde endormi qui accepte la défaite et la colonisation des païens », il faut partir à Waw. Ce départ devient une mission, un devoir sacré. Kawsen utilise cet engouement religieux pour attirer à lui des personnes plus sensibles à la lecture confessionnelle des faits qu'aux problèmes politiques posés par l'occupation française.

ELOQUENCE, POESIE ET POLITIQUE

Dans les courriers de Kawsen rédigés en arabe suivant le style confrérique de l'époque, on retrouve plusieurs thèmes à tonalité clairement politique présents dans ses harangues, comme la protection du pays, la résistance à la domination coloniale, la nécessité de l'union et du rétablissement de la fraternité. Mais les lettres disponibles ne reflètent ni la rhétorique, ni le ton, ni le langage métaphorique et inventif que lui prêtent les témoignages touaregs. Car Kawsen est un tribun et son mode d'expression favori est l'oralité.

Le message politique et idéologique de la révolution de Kawsen sera véhiculé par un autre vecteur de diffusion, très efficace : la poésie. Un répertoire poétique très riche naît en effet dans l'exil, composé par les combattants. Les poèmes circulent oralement dans tout le pays touareg, repris et réappropriés par de nombreux interprètes qui leur ajoutent des touches personnelles. Ces *tishiwey*, poésies scandées, relatent dans le détail divers épisodes de la guerre. Elles substituent à l'esthétique et à l'éthique de la poésie épique les valeurs de la révolution de Kawsen, campant des héros d'un nouveau type, comme dans cet extrait d'un long poème célèbre attribué tantôt à Bila des Kel Gharus, tantôt à Makhmud Kush des Ifadeyen, et synthèse probable de plusieurs sources : ces vers ont été composés dans les dunes du Ténéré de la région de Termit, alors que Kawsen se trouvait dans le Damergou et que le commando auquel participait l'auteur, dirigé par Ibrahim ag Abakada des Ajjer, menait des actions

destinées à approvisionner l'Aïr et l'Ajjer. Quelques images, dans un tableau aussi concis qu'incisif, résument toute la puissance de la révolution de Kawsen.

iyen Bāba énad wer namus wan tizufa	L'un, Bāba le forgeron qui n'est pas celui des haches
as yekla yetinan kamanda[xii]	toute la journée s'entraîne au fusil.
ahan Taramit enta Awta	Ils étaient à Termit lui et Awta.
mahé yadasan tén da tiwta	Qui toucherait là-bas ce fléau diabolique
wer arték éghaf-nét dagh igudda	sans que ne tombe sa tête dans les dunes ?
yemus tadaraka	En voilà la preuve !
maydawa agzamantu dagh igudda	Ils ont égorgé Maydawa dans les dunes
tuwa-nét yekaltat Bāba	Sa bosse, Bāba l'a prise,
yesawas yejagay kumanda	et l'a fait fondre pour graisser le fusil
éghaf-nét yekaltu Awta	Sa tête, Awta l'a prise…

Les personnages et les situations évoqués associent des traits absolument incompatibles dans la logique ancienne. Ainsi, l'artisan, Bāba, par définition pacifiste, mène des activités guerrières non pas occasionnellement mais à temps complet. Son compagnon d'armes est un guerrier noble réputé, Awta. L'association de ces deux figures est terriblement efficace : elle constitue une force de frappe si redoutable que personne n'oserait l'attaquer. C'est dans les dunes, c'est-à-dire dans l'espace non domestiqué du désert, que les deux hommes immolent un animal incarnant la nature sauvage libre de toute contrainte : Maydawa, portant un nom étrange qui signifie en haoussa le "chameau de brousse", livré à lui-même dans les pâturages lointains, hors du voisinage des campements. Cette image est très forte : elle signifie que ces hommes, pour leur cause, sont prêts à tout sacrifier, même un animal que l'on ne consomme pas habituellement et qui, de plus, symbolise chez les Touaregs une valeur sacrée, c'est-à-dire le stade de la liberté originelle (*téderfa*), sans entraves et sans limites. Enfin, l'artisan s'empare de la bosse – part réservée ordinairement aux *ishikhen*, lettrés musulmans qui ont le statut de "pauvres" – pour un usage non pas culinaire mais militaire, c'est-à-dire graisser son fusil. Quant à Awta, il prend la part des forgerons, c'est-à-dire la tête, acte impensable pour un noble, montrant que désormais les rôles sont interchangeables.

Ces poésies sont interprétées jusqu'à aujourd'hui et sont passées pour certaines dans le répertoire classique de la poésie chantée. Leur énonciation provoque toujours une intense émotion en milieu touareg.

Enfin, durant ces années d'exil, circulent également, dans l'exil et au pays, des récits que l'on pourrait qualifier de « comptes-rendus d'exploration ». Kawsen manifeste comme d'autres Touaregs de son entourage le souci de comprendre et d'analyser la situation à une échelle autre que locale. C'est pourquoi il envoie des observateurs (*inaramén*[xiii]) dans les pays animés par des mouvements de résistance (notamment en Egypte, Syrie, Turquie, Arabie Saoudite et Palestine). L'objectif est de savoir comment s'organise le reste du monde par rapport à la colonisation, aux nouveaux modèles politiques et au modernisme. Kawsen appelle ces reporters des « observateurs de pays » : *inaramén n*

ikalen. Leurs recensions orales, retransmises par les messagers et les voyageurs, enrichiront la réflexion sur les changements de perspective que souhaite provoquer Kawsen.

EZNENEKI : LA « MARCHE EN VRILLE »

La deuxième période, celle de l'arrivée dans l'Aïr en décembre 1916, se caractérise par les nombreux discours et harangues en langue touarègue (*tamajaght*) que Kawsen adresse aux siens.

Pour définir les principes de sa lutte, Kawsen élabore ou promeut des concepts et des formules que les témoignages d'acteurs directs de cette guerre ont véhiculés et auxquels font largement écho les récits historiques. Ces mots célèbres dont la paternité lui est attribuée portent en eux-mêmes une charge provocatrice. Ils suscitent l'émotion en contrariant frontalement certaines règles de l'honneur guerrier ancien. Ils traduisent, dans des raccourcis saisissants, les rapports nouveaux que Kawsen cherche à instaurer entre honneur, morale et politique.

Ainsi, pour aborder des situations difficiles et trouver des solutions là où apparemment il n'y en a aucune, Kawsen a développé une stratégie qu'il appelle *ezneneki*, c'est-à-dire avancer en vrille en contournant l'obstacle plutôt qu'en le heurtant de front. Par rapport à l'ethos touareg, il s'agit d'une attitude sans gloire, réservé aux faibles, et donc inavouable. La force subversive de Kawsen est de s'emparer de cette notion, de la recycler et de la promouvoir dans un nouveau registre légitimant, en la revendiquant pleinement pour définir sa stratégie (*tidas*). On retrouve cette posture dans de nombreuses situations où Kawsen confirme sa vision nouvelle de la société : par exemple, quand ses pairs lui reprochent d'avoir été, pendant son exil, un « employé des Arabes », occupation indigne d'un noble, il rétorque : « Non seulement j'ai été un employé des Arabes, mais j'ai ramassé le crottin de leurs chevaux, et tout cela, c'est pour vous que je l'ai fait », déplaçant ainsi le lieu de l'honneur et du sacrifice consenti pour le bien collectif.

Dans son projet politique, Kawsen s'inspire du modèle confédéral de l'Aïr, mais en modifie divers aspects. Par exemple, il veut remplacer les chefs de confédérations par un responsable politique unique qui détiendrait le pouvoir exécutif et serait l'interlocuteur direct des représentants de clans, tous placés sur pied d'égalité. L'appellation utilisée pour désigner la fonction de ce nouveau chef qui sous bien des aspects s'apparente à la figure politique moderne du président de la république, est *agefaf*. Ce terme renvoie à nouveau à la notion de protection, mais la déplace, désignant au sens littéral les muscles qui isolent la colonne vertébrale du poids du fardeau porté par un animal, car, dit Kawsen, « le dos est usé », autrement dit la charpente de la société ne peut plus jouer son rôle comme autrefois. On voit que dans le domaine linguistique également, Kawsen est créatif. Les concepts politiques et militaires nombreux qu'il élabore[xiv] sont remarquables en ce sens qu'ils innovent tout en restant compréhensibles, car ancrés dans la logique sémantique touarègue.

Durant le siège d'Agadez, Kawsen consacre plus de temps à expliquer et à faire comprendre sa conception de la résistance au sein de l'assemblée, qu'à monter des attaques ou à s'acharner à détruire le poste français encerclé. Certains le lui reprochent. D'autres manifestent leur pessimisme sur les

chances de réussite de la résistance, comme l'un de ses oncles qui compare les Français à des sauterelles. Kawsen répond :

« Même si les Français et leurs esclaves sont aussi nombreux que les grains de sable des dunes du désert, si seulement j'incruste et casse dans vos cœurs l'épine du refus de leur domination, quand bien même leur force deviendrait celle du roc et du cuivre pétrifiant les piliers de l'éternel, un jour, le seul vagissement de votre résistance face à leur armée les fera vaciller » (Fakando ag Shaykhu).

Pourquoi entamer une action qui n'est pas suffisamment préparée ? Pourquoi combattre si la victoire n'est pas assurée ? Kawsen rétorque par une formule devenue célèbre :

« La corde qui est en usage et qui puise l'eau chaque jour… s'use moins vite que la corde pliée et suspendue à un arbre où elle se fera dévorer par les termites ».

Les termites pour Kawsen renvoient à l'immobilisme, au renoncement à agir. Pour ne pas disparaître, il faut se servir de ses outils, même si la guerre est déjà perdue. Résister pour Kawsen correspond à « tendre la corde », métaphore qu'il prolonge pour désigner ses tactiques (*tadrabén*) comme celle du nœud coulant : *tarsamén* et son résultat : *tarzamén*, « ce qui coulisse », signifiant « ce qui paie ».

On voit qu'un rôle prépondérant est accordé par Kawsen à la formation idéologique qui permet à la lutte de perdurer et de ne pas perdre sa cible en dépit des obstacles :

« En ayant peur que les Français nous brisent, dit-il au chef de l'Ahaggar [Moussa ag Amastan] qui se désengage, tu n'as pas compris ce que j'essaye de construire. C'est bâtir sur votre défaite une résistance *sans fin* » (Fakando ag Sheykhu).[xv]

Si malgré la situation défavorable, Kawsen poursuit les attaques, c'est parce que les discours et la propagande ne suffisent pas à convaincre les Touaregs de la nécessité de réformer leur stratégie et d'accepter une nouvelle organisation. Pour trouver cette motivation, ils ont besoin d'exploits guerriers. Mais lorsque ses combattants, exaltés par l'action, oublient les méthodes de guérilla pour revenir à la guerre d'honneur, Kawsen intervient pour les faire sortir du champ de bataille afin qu'ils n'entraînent pas leurs compagnons au désastre :

« Je ne vous demande pas d'être des lions, mais des chacals… Ne soyez pas ceux qui balisent les champs de bataille, mais soyez des mouches du coche qui perturbent » (Fakando ag Cheikhu)[xvi].

Pour inculquer ses nouveaux principes, il provoque des actions qu'il appelle « éclair » (*ésam*) car elles frappent l'imaginaire. Par exemple, lorsqu'un désaccord survient entre lui et des notables ikazkazen de sa famille au sujet des attaques qu'il mène contre des « protégés » soumis aux Français, il n'hésite pas à arrêter et à enchaîner en plein soleil ceux qui le contestent au nom de l'idée hiérarchique ancienne qui tolère l'irresponsabilité des protégés. Il enfreint ouvertement le code moral de la société en s'en prenant à des « protégés » mais aussi à des personnes respectées et âgées, représentants ou chefs politiques qui, de plus, sont ses propres oncles et le père de son épouse. A travers ce scandale inouï, il démontre qu'il est prêt à tout pour ses principes et que la révolution passe avant la parenté, avant le statut politique et social, avant le code de l'honneur, avant le respect dû à l'âge.

Sa volonté de favoriser ses alliés étrangers plutôt que les siens provoque souvent des conflits rapportés par l'histoire orale : lors du départ de l'Aïr, par exemple, quand il ordonne à ses hommes qui ont des

montures de les céder aux Chaamba ou qu'il sert ces derniers en priorité alors que les vivres manquent. En effet, Kawsen ménage ses partenaires, car il mesure parfaitement sa vulnérabilité et sait que si ces derniers le quittent, ils iront rejoindre et renforcer l'ennemi.

LA DEGAINE REVOLUTIONNAIRE

Pour imposer sa tactique de guérilla, Kawsen crée une nouvelle tenue vestimentaire qui exclut le turban drapé et structuré à la touarègue car il est un emblème des valeurs de l'honneur guerrier. Il remplace cet attribut par un turban enroulé négligemment autour de la tête ou encore par la calotte de laine rouge à frange, la chechia, répandue dans tout le monde musulman, coiffe souvent portée sous le turban par les Touaregs et également, lors des fêtes, par les jeunes qui n'ont pas encore l'âge du turban.

Par contre, dans les stratagèmes qu'il élabore, Kawsen sait utiliser les valeurs de l'éthique et de l'esthétique touareg dont il mesure parfaitement le pouvoir d'attraction. Par exemple, il s'en sert pour détourner le danger d'une attaque menée par des Touaregs recrutés dans l'armée française. Averti que leurs éclaireurs arrivent pour repérer le camp, Kawsen organise une brillante veillée de joutes poétiques avec ses hommes affamés, mais vêtus pour l'occasion de beaux habits touaregs et maniant admirablement l'art du verbe. Les espions, séduits, subjugués, rappelés à leur culture et à leur identité, auraient renoncé à l'attaque. Ce récit, fictif ou non, est intéressant car il montre que Kawsen, en cas de nécessité, a la faculté de manipuler l'adversaire avec le code même des valeurs qu'il cherche à abolir, mais qu'il maîtrise lui-même pleinement.

On retrouve cet usage du code ancien à l'occasion de situations extrêmes, comme par exemple le terrible combat d'Agalangha mené dans l'Aïr en 1916. Alors que les forces touarègues sont déjà vaincues, Kawsen surgit, voilé et habillé à la mode touarègue ancienne, ressuscitant l'image glorieuse de la guerre d'honneur et de l'acceptation du sacrifice de soi. Il redonne ainsi un sens symbolique fort à la résistance désespérée des combattants en dépit de la défaite annoncée, tout en organisant parallèlement leur repli selon la logique de la guérilla.

En fait, Kawsen, plutôt que de chercher à éradiquer l'ordre ancien, a tenté de le faire évoluer en l'articulant aux nouvelles logiques nécessaires face à la colonisation. C'est certainement pourquoi ses actions ont marqué en profondeur les diverses couches de la société qu'il a toutes voulu intégrer à sa lutte.

Par exemple, dans la perspective d'instaurer une résistance durable, il s'est entouré de trois assemblées consultatives différentes : celle des savants religieux (*ineslimen imusanen*) ; celle traditionnelle des guerriers d'honneur et de leurs intermédiaires ; enfin celle des combattants nouveaux formés dans l'exil et acquis à sa révolution. Les valeurs nuancées que représentaient chacune de ces instances ont été travaillées par les échanges mutuels et par l'urgence de la situation, et ont abouti à des convergences importantes sur la manière d'envisager la société future et le rôle de

chacun. La génération qui suivra la guerre de Kawsen fera écho à bien des principes défendus par ce dernier, prouvant l'impact idéologique de son action.

LA ROUTE DU DESERT

En mars 1918, Kawsen est cerné par l'armée française qui compte désormais dans ses rangs des auxiliaires touaregs connaissant parfaitement le terrain : « Des Touaregs soumis à une armée étrangère, disait-il, c'est la mort de tous les Touaregs ». Il envisage alors de quitter l'Aïr, ce qui soulève la polémique. Comment en effet protéger le peuple des exactions des vainqueurs ?

En fait, trois solutions se profilent : la première est la soumission, exclue pour Kawsen ; la deuxième est le combat jusqu'à l'extinction, comme le veut la guerre d'honneur, ce qu'il rejette, car il croit en une troisième voie, celle de l'exil qui donnera la possibilité de reconstituer une nouvelle base de résistance.

Pour assurer la relève, Kawsen va mobiliser la ressource humaine du futur : les enfants dont les pères ont pris part au combat. Il décide d'emmener les garçons de plus de sept ans : les uns suivront les combattants jusqu'au bout, et d'autres qu'il appellera la « semence de réserve », seront envoyés, au fur et à mesure que la situation se détériore, chez des familles alliées ou clientes des Touaregs capables de les protéger, notamment chez les Izghan du Bornou et chez les Toubous du Tibesti. C'est dans ce contexte que Fakando ag Sheykho et Akedima ag Adambar des Ikazkazen ou Bazo ag Elkhurar des Iwellemmeden Kel Denneg sont partis enfants sur la route de l'exil avec les combattants.

La détermination de Kawsen apparaît à nouveau dans sa manière d'anticiper et d'organiser le prolongement de sa révolution, en envisageant tous les cas de figure.

Pendant toute la durée de ce deuxième exil, extrêmement périlleux car les résistants touaregs, privés d'armes et d'alliés, ont à affronter les troupes non seulement françaises, mais aussi italiennes, turques et anglaises, Kawsen s'emploie, dès qu'il le peut, à faire l'éducation politique des enfants comme en témoigne l'un d'eux, Fakando ag Sheykhu. Sur la route, à l'étape, la nuit, pendant plus de neuf mois, il leur explique les principes de sa révolution. La richesse des concepts et des néologismes forgés par Kawsen pour exprimer sa pensée politique emprunte beaucoup d'images aux activités et visions du nomadisme. Ces conceptions ont été transmises aux générations suivantes, notamment par les enfants rescapés qui reviendront dans l'Aïr après la mort de Kawsen en 1919.

Le souci éducatif de Kawsen par ailleurs s'accorde avec la valorisation de la pluralité des modes et cadres de connaissances chez les Touaregs. Cumuler les pôles de savoir, croiser les angles de vue, sont pour lui indispensables. Il charge ainsi l'un de ses combattants étrangers, un déserteur italien appelé Bilu, de s'occuper tout spécialement de ces enfants pour leur enseigner sa culture et l'histoire de son pays : « Raconte-leur ton pays pour qu'ils aient d'autres visions du monde », lui aurait-il dit, selon les témoignages.

Ces enfants ont participé activement à la guerre, passant les munitions aux combattants, leur apportant des vivres, les secondant. Beaucoup verront leurs pères mourir au combat. Devenus grands, la plupart assumeront des fonctions politiques ou intellectuelles importantes, reconvertissant sur des modes pacifiques les principes de Kawsen.[xvii]

Durant son dernier exil, Kawsen, rejeté par la Senoussia, cherche des armes et des alliés. Il multiplie à cette fin les courriers et les messages oraux. Il noue et renoue des alliances contradictoires avec des partis en conflit (Toubous, Senoussia, Turcs de l'ancien parti ottoman, partisans des Jeunes Turcs en Tripolitaine…) . On sait par les témoins touaregs qu'il est en contact avec Sulayman Al-Barûni qui résiste aux Italiens en Tripolitaine dans l'Adrar Nefussa[xviii]. Un message d'Al-Barūni destiné à Kawsen aurait été amené par Abubakar ag Lagwi des Uraghen de l'Ajjer. Mais revenu à Ghat, Abubakar apprend que Kawsen a quitté l'Aïr pour le Tibesti où il fait suivre ce courrier qui contenait notamment des articles du journal fondé par d'Al-Barūni (en 1918) relatant son retour de Turquie dans un sous-marin avec des armes. Mais Kawsen est déjà en route pour le Fezzan. En chemin, sa troupe est attaquée par une garnison résiduelle de l'ancien pouvoir ottoman : Kawsen décide d'aller parlementer tout seul avec les Turcs, comptant sur son pouvoir de persuasion pour éviter le désastre. Cette fois, son éloquence n'évitera ni sa pendaison en janvier 1919, ni la destruction de son armée.

Puisant son inspiration à plusieurs sources – internes et externes –, Kawsen a été le promoteur d'un projet étatique moderne conçu comme une réponse à l'échec touareg contre l'invasion coloniale. Lui-même représentait une figure inédite de chef militaire et politique qui s'est affirmé non pas en référence à sa position sociale, mais au nom d'une idéologie et de principes nouveaux. Kawsen savait quelle menace d'extermination pesait sur les Touaregs qui résistaient à la colonisation, c'est pourquoi il a tenté de préserver ce qui pourrait constituer le germe d'une résistance à venir. Cette précaution n'était pas inutile, puisque, après cette guerre dévastatrice, sur les 900 tentes de sa confédération des Ikazkazen, il n'en restait plus que 60. Quant à la population de l'Aïr dans son ensemble, elle avait été décimée de moitié. Il en fut de même pour les groupes qui menèrent une forte résistance, comme les Iwellemmeden dont plus de la moitié fut exterminée.

Le modèle d'élite construit par Kawsen s'est profondément implanté dans les milieux qui l'avaient suivi. Le contexte politique d'après guerre dans les années vingt s'est complètement modifié : l'ordre colonial, instaurant la tribalisation généralisée du monde touareg, a cassé la structure confédérale, découpée en autant de chefferies administratives que de fractions et sous-fractions. Les rôles politiques ont profondément changé de nature, le chef dit "traditionnel" étant alors redevable de ses actions devant le seul pouvoir colonial et non plus devant ses administrés. Mais dans la pénombre de l'ordre colonial et les limites extrêmes qu'il impose, la recomposition des élites reconnues comme telles par la société s'inspirera des principes avancés par Kawsen.

BIBLIOGRAPHIE

Claudot-Hawad, Hélène. « Honneur et politique : les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation française ». In *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 57* (1990) : 11-49.

Claudot-Hawad, Hélène. « La coutume absente ou les métamorphoses contemporaines du politique chez les Touaregs ». In *Le politique dans l'histoire touarègue*, edited by Hélène Claudot-Hawad, Aix-en-Provence : IREMAM/Edisud, 1993 : 67-86.

Claudot-Hawad, Hélène. *Eperonner le monde. Nomadisme, cosmos et politique chez les Touaregs*. Aix-en-Provence : Edisud, 2001.

Duveyrier, Henri. *Les Touareg du Nord*. Paris : Challamel, 1864.

Fuglestad, Finn. « Les révoltes des Touaregs du Niger 1916-1917», *Cahiers d'études africaines* 49 (1973) : 82-120.

Jean, Lieutenant C. *Les Touareg du Sud-Est, L'Aïr, Leur rôle dans la politique saharienne*. Paris : Larose, 1909.

Kimba, Idrissa. *La formation de la colonie du Niger, 1880-1922*. Université Paris VII : Thèse de doctorat d'Etat, 1987.

Petragnani, Enrico. *Il Sahara Tripolitano*. Rome : Sindicato Italiano Arti Grafiche, 1928.

Riou, Yves. *La révolte de Kaocen et le siège d'Agadez 1916-1917,* Niamey, ronéo, 1968.

Salifou, André. *Kaoussan ou la révolte sénoussiste*. Niamey : CNRSH, 1973.

Triaud, Jean-Louis. *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*, Paris : MSH, 1995.

NOTATION

Notation phonétique adoptée pour le touareg (tamajaght, langue amazighe) :

Par rapport à l'alphabet phonétique international, les variations sont les suivantes :

sh, gh, kh, pour c, γ, x

e, é, pour *ə,* e

NOTES

[i] Cet article est issu de la communication présentée en 2006 au Congrès international du WOCMES à Amman (Jordanie) sous le titre : *Revolutioning Tuareg Opinion : How Kawsen Tried to Reform Society to Fight against Colonisation (Beginning of XXth Century),* Il se base sur des enquêtes de terrain menées de 1989 jusqu'à aujourd'hui dans l'Aïr en pays touareg (au nord de l'actuel Niger) auprès d'acteurs et de témoins directs de la guerre de Kawsen et de leurs descendants. Le nom de Kawsen, ici noté phonétiquement, est souvent orthographié « Kaocen » dans les archives coloniales.

[ii] Hélène Claudot-Hawad, « Honneur et politique », 11-49.

[iii] *Amajagh* est prononcé *Amahagh* ou *Amashagh* (pl. *Imajaghen, Imuhagh, Imushagh*) selon les accents régionaux. « Touareg » est une appellation exogène.

[iv] Toute les citations (traduites de la tamajaght) sont issues de données et narrations historiques recueillies dans l'Aïr entre 1989 et 1990. Les extraits cités proviennent de Hélène Claudot-Hawad, « Honneur et politique », 11-49.

[v] André Salifou, *Kaoussan ou la révolte sénoussiste,* 56-57.

[vi] Hélène Claudot-Hawad, « Honneur et politique », 11-49.

[vii] Henri Duveyrier, *Les Touareg du Nord,* 176-77

[viii] Jean-Louis Triaud, *La légende noire de la Sanûsiyya*, 1019.

[ix] Jean-Louis Triaud, *La légende noire de la Sanûsiyya*, 1017-1019.

[x] Hélène Claudot-Hawad, *Eperonner le monde*, 82-85

[xi] Jean-Louis Triaud, *La légende noire de la Sanûsiyya*, 1012-14.

[xii] Emprunt au français : « Commandant » qui désigne la mission Foureau-Lamy (1899) et par extension le fusil.

[xiii] *Inaramén* est le terme utilisé pour les personnes qui vont repérer une situation, par exemple les nouveaux pâturages avant le déplacement du campement.

[xiv] Hélène Claudot-Hawad, *Eperonner le monde,* chap. I et chap. III.

[xv] Hélène Claudot-Hawad, « Honneur et politique », 34.

[xvi] Hélène Claudot-Hawad, « Honneur et politique », 35.

[xvii] Voir par exemple l'itinéraire d'Akedima des Ikazkazen : Hélène Claudot-Hawad, « La coutume absente », 67-86.

[xviii] En Tripolitaine, Sulayman Al-Baruni (1872-1940) fut l'un des principaux chefs de la résistance contre la colonisation italienne. Il fonda son journal *Al-Asad* en 1918.

Hélène Claudot-Hawad est anthropologue, directrice de recherche au CNRS et membre de l'Unité Mixte Internationale 'Environnement, Santé, Société' (Marseille/Dakar/Ouagadougou/Bamako). Elle est l'auteur de nombreux ouvrages et articles sur le monde touareg.